



L'île des anamorphoses

version de Liliane Courvalin

Lors de l'un de mes fréquents passages à Paris où je séjournais désormais, rue des Beaux-Arts, j'eus la surprise de recevoir une enveloppe assez épaisse renfermant plusieurs feuillets écornés et salis d'écriture différentes. Un bref coup d'œil sur l'enveloppe indiquait qu'elle avait été postée le 15 mai 1985 au bureau de la rue des Francs-Bourgeois, dans le quatrième arrondissement. Mon premier réflexe fut de connaître le nom de l'expéditeur. En vain. Nulle trace. Pour en savoir davantage, je dus me résoudre à me plonger dans ces feuillets peu ragoutants, dont les premières pages présentaient un graphisme irrégulier assez difficile à déchiffrer. Je fus d'ailleurs obligé de sauter plusieurs paragraphes pour entrer *in média res* dans une sorte de questionnement surprenant, qui au fil des lignes sut capter mon attention.

... je sais que vous lisez beaucoup et vous adonnez au noble art d'écrire... alors peut-être aurez-vous un avis sur un phénomène anodin que je ne sais qualifier et qui, à cette heure, me laisse dubitatif... Au cours de mes études de médecine, le hasard voulut que je sois orienté vers une structure psychiatrique en tant que stagiaire dans un service d'ergothérapie à l'hôpital Sainte-Anne à Paris. Entre autres missions, j'assistais parfois à des séances d'expressions écrites, afin d'accompagner une animatrice et quelques patients désireux de se frotter à cette activité. Ceux-ci réclamaient parfois un soin ou une vigilance comportementale adaptée. Chaque séance se terminait par la lecture de leurs textes, sans que cela autorise le corps médical à évaluer le niveau de leur état, qui restait confidentiel.

*C'est au cours de ces rencontres qu'une participante, souffrant de dépression et à laquelle je n'avais pas affaire, attira pourtant mon attention. Tous ses écrits s'inscrivaient dans le registre autobiographique. Et il me sembla qu'elle détournait ce que j'avais appris des règles classiques, élémentaires, notamment en jonglant avec les pronoms personnels, passant délibérément du **Elle** au **Je**, comme si elle n'avait su quel parti prendre. Sans doute s'agissait-il d'un effet de style. J'avoue qu'en tant que scientifique, ma plume est plutôt cartésienne, et je ne suis pas le roi de la fiction, ce que je déplore, mais ne m'empêche pas d'être un fervent lecteur de poésie et d'auteurs classiques ; les énumérer serait vous faire offense.*



En entrant dans l'atelier d'écriture, cette patiente présentait l'attitude la plus désespérée, mais nous offrait, après chaque lecture, un visage plus serein ; nous la sentions apaisée d'avoir osé se délester de son tourment récurrent. À la séance suivante, quasiment le même texte était lu, avec peu de variantes. Mais, en ces fins de journée, son comportement irradiait un tel bonheur qu'elle finissait par le communiquer à tous.

J'ai conservé quelques-uns de ses écrits. L'un d'eux me paraît assez révélateur pour que je vous en livre l'essentiel. Le voici.

Avant de vous narrer la suite de cette prose annoncée, il me faut préciser qu'une calligraphie, quelque peu démentielle, s'étalait sous mes yeux : des lignes souffreteuses s'amusaient à former comme des sortes de vagues permettant de bâtir des phrases inégales tracées au stylo-encre. Dans ce dédale de taches, de dessins, et mots entremêlés, je compris qu'il fallait déchiffrer cet îlot de pensées particulières comme un long calligramme.

Des mots, des bribes de phrases, comme une île éclatée au milieu de nulle part. Des idées informes qui surnagent sur la crête mousseuse des vagues. C'est comme ça quand je rêve. Et puis, c'est la chute vertigineuse, improbable, irréversible qui m'emporte, me déporte, toujours au même endroit. Toujours là. Là où je ne suis jamais allée. Là, où je le sais, je le sens, il reste mon empreinte. Aujourd'hui, on dirait peut-être « une trace génétique ».

Je n'ai aucune raison réelle ou officielle d'aller me perdre là-bas, entre les barbelés, au milieu de nulle part, cet endroit comme une île que je ne saurais pas même repérer sur une carte muette. Et pourtant, c'est ma place. Je le sais, je le sens. Je ne t'en parlerai pas, ni demain, ni hier. Le temps a ravagé la grève où je perds pied. Pourtant, elle était là, à portée de voix, cette plage de souvenirs perdus à tout jamais.

Et j'ai dû occulter les affres de ma propre histoire, car tu l'avais enrubannée, alors que dans les faits, j'étais emprisonnée dans ta toile arachnide. Mais le sang ne ment pas. Tôt ou tard, il s'écoule, se remet à couler dans les veines de la peine.

Elle le sait, elle le sent. Depuis la nuit des âges, l'identité s'insurge. Les mensonges se tarissent, ils ne sont pas de taille à renverser le temps qui trahit, qui

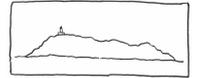


déforme et s’amuse à brouiller les empreintes ataviques. Entrelacs de la mémoire, le souvenir s’invente, les flammes jaillissent sous la lumière des autres. Ceux qui se sont tus, si longtemps, trop longtemps. Elle le sait. Elle le sent dans ses entrailles. Elle est née pendant... en plein dans le chaos. Embryon sous les bombes, la fureur des avions. Elle a le souvenir de ce qu’elle n’a pas vu, pas connu. Elle se le raconte depuis si longtemps. Dans son berceau cerné d’éclats d’obus. Illusions fatiguées des tremblements de l’Histoire. Tout reconstituer. Tout vivre, comme si c’était pour de vrai. Un rêve amplifié. Une réalité de songes supposés. Elle doit remplir sa coquille vide. Retracer son chemin fantasmé. Épeler des noms familiers, sans lassitude, comme un besoin. Chercher à se rappeler pour abolir tous les silences. Redonner aux rues leurs noms ancestrales : restaurer la *rue aux Juifs*, adouber la *rue des Rosiers*, honorer la *rue Ferdinand-Duval*. Inventer la *rue des Goys*... Elle, la Goy justement, a dû laisser là-bas, un morceau de son âme. Elle le sait, elle le sent. Quel sentiment étrange. Prisonnière historique sur une île cruelle, dont elle ignore le sens et les lois mortifères. Elle ne parle pas Yiddish, mais pourtant elle chante comme Rica « *Ava naguila...* » ou « *Yerushalayim* ». De toutes leurs voix en suspens, c’est la sienne qu’on entend, même si elle écorche leurs noms imprononçables. *Elle ne parle pas comme eux, mais elle parle pour eux*. Alors, elle remonte lentement les escaliers de ses sonorités d’hier, toutes inscrites dans le marbre de la pierre froide et dure d’une mémoire ineffable. Familles *Scharztman, Ayzeman, Zlotnick, Goldenberg, Mendelbaum, Taïeb, Attal, Cohen, Bezbrody, Weiss, Guedj, Maudrewetchy...* et pour finir son nom. Son nom à elle. Trois syllabes tourangelles qui ont du mal à se faire entendre. Et pourtant...

Lui, mon père, on m’a dit qu’il s’appelait Kramer, ou peut-être Gottlieb... quelque chose comme ça, je n’en suis plus très sûre. Il était Juif-Allemand... est-ce possible ? Moi, qui suis catholique ? Seul, l’instinct me transporte. Alors comment faire pour redorer le blason de l’espoir ancestral face à cet imbroglio ? Je dois repartir vers l’île des anamorphoses, car je sais où elle est...

Elle habite dans ma tête... Je le sais, je le sens, c’est mon identité.

J’achevai épuisé la lecture de cette confession qui se terminait par un dernier feuillet sur lequel je retrouvai l’écriture difficile de mon correspondant anonyme. En *Nota Bene*, celui-ci me remerciait d’avoir bien voulu le lire jusqu’au bout.



Cela me fit sourire car il avait raison... j'étais ému et heureux d'avoir accompli « jusqu'au bout » cette lecture éprouvante. Ainsi, bravant son insondable désespoir sur de simples feuillets, une pauvre âme avait su déjouer les affres de l'oubli.

Le temps presse. Devant ma table de travail, sur une simple feuille blanche, j'écris.

Lors de l'un de mes fréquents passages à Paris...